

CHAPITRE V

Depuis le voyage de Montfort à Rouen jusqu'à sa mort (1714-1716).

Le Vénérable serviteur de Dieu se détermina à faire, en 1714, un long voyage dont les mémoires contemporains ne nous disent pas le motif. Peut-être l'entreprit-il uniquement pour conférer avec M. Blain, son ancien ami, qui habitait Rouen, dans l'espoir de profiter de ses conseils pour l'établissement de sa Compagnie de Marie; peut-être même voulait-il l'engager à entrer dans cette Compagnie. Quoi qu'il en soit, il partit de La Rochelle, dans le courant de juin.

Il passa par Roussay et y donna une mission sur laquelle Dieu répandit ses plus abondantes bénédictions. Là il eut occasion de déployer toute l'énergie de son zèle contre des libertins qui, renfermés dans un cabaret peu éloigné de l'église, troublaient les pieux exercices par leurs jurements, leurs railleries et leurs chansons obscènes. Un jour que le vacarme avait été encore plus grand que de coutume, pendant le sermon, le courageux missionnaire, après avoir

terminé son discours, ne craignit pas d'aller droit à cette maison. Il aborde les tapageurs, leur parle avec une fermeté qui les étonne et les atterre, et les force à sortir de cet endroit. Deux d'entre eux semblaient vouloir faire quelque résistance; Montfort les prend l'un et l'autre par la main et les conduit ainsi à la porte, en leur disant d'un ton menaçant que s'ils retournaient, il leur arriverait quelque chose de pire. Depuis ce moment, le scandale cessa tout-à-fait. Tout porte à croire que, dans cette circonstance, le zélé missionnaire n'agissait que par une inspiration spéciale. Après avoir fait éclater ainsi son courage et son zèle, il donna, dans une autre occasion, une preuve de sa douceur et de son humilité, en descendant de chaire et en se jetant aux pieds d'un misérable qui était venu le charger d'injures jusque dans l'église, pendant le sermon. La mission de Roussay faillit se terminer par un accident terrible; mais l'homme de Dieu était là pour détourner le malheur par sa prière. Une haute et lourde croix devait être plantée dans un emplacement très étroit et encombré par la multitude. Elle était presque debout, lorsqu'elle tomba tout-à-coup du côté où le peuple était le plus entassé, sans faire de mal à personne. Le saint missionnaire restaura une chapelle en ruines et établit la récitation du Rosaire. Cette pieuse pratique gagna bientôt les paroisses voisines dont les habitants avaient assisté à la mission.

De Roussay Montfort s'achemina vers Nantes, où il resta quelques jours, occupé à soigner les pauvres malades réunis dans son petit hospice, et à confirmer dans leur ferveur les associations pieuses qu'il avait fondées, en particulier celle des *Amis de la Croix* établie par lui dans la paroisse de Saint-Similien. En passant à Rennes, le Vénérable serviteur de Dieu éprouva une peine bien sensible, car il ne put obtenir la permission d'exercer publiquement le ministère de la parole. Pour s'en consoler et utiliser son loisir, il fit une retraite de huit ou dix jours. La Croix fut le principal objet de ses méditations, et tout plein des grandes pensées qu'il avait puisées dans ses entretiens avec Dieu, il écrivit à ses chers *Amis de la Croix* une lettre admirable, que l'on croirait tombée de la plume de saint Paul ou de quelque grand docteur de l'Eglise. Etant allé visiter le marquis de Magnane, qu'il connaissait particulièrement, et qui se trouvait chez M. Dorville, subdélégué de l'intendant de Bretagne, il fit connaissance avec le maître de la maison et sa famille, qu'il édifia par le spectacle de ses éclatantes vertus.

En quittant Rennes, il prit la route d'Avranches, où il arriva un peu tard, la veille de l'Assomption. Le lendemain matin, il se présenta à l'Evêché, pour obtenir la permission de dire la messe; mais cette permission lui fut refusée. Il lui était dur de ne pas célébrer les saints mystères dans une fête aussi solennelle : homme

de ressources, il trouva moyen de se tirer d'embarras. Prenant un cheval de poste, il partit aussitôt, et arriva, avant midi, à Villedieu, paroisse du diocèse de Coutances, où il eut le bonheur d'obtenir ce qui lui avait été refusé à Avranches. Il continua ensuite sa route vers Saint-Lô, avec son compagnon de voyage, le Frère Nicolas.

Après cinq lieues de marche, il arriva fort tard dans un village, et se présenta dans une auberge, où on ne voulut pas le recevoir. Ayant aperçu une croix plantée sur le bord du chemin, il se trouva heureux de passer la nuit au pied de ce signe auguste de notre rédemption. Le lendemain, il se rendit à Saint-Lô, et alla tout d'abord visiter la Communauté du Bon-Sauveur, où il établit la dévotion du saint Rosaire et l'usage des cantiques spirituels, surtout parmi les pensionnaires. Il rencontra dans cette sainte maison un jeune vicaire, M. Le François, qui se montra plein de respect et d'affection pour le missionnaire, dont il avait entendu parler d'une manière très favorable par l'un de ses oncles, recteur dans une paroisse de Bretagne. Le jeune prêtre conduisit le Serviteur de Dieu à l'hôpital, où, sur la demande de l'aumônier, M. de Langles, il consentit à donner une retraite qui ne tarda pas à se changer en mission pour toute la ville. Les exercices en furent suivis avec un empressement incroyable.

Jamais les connaissances ecclésiastiques et

la science théologique de Montfort ne se sont révélées avec autant d'éclat que dans cette mission. Mais il employait encore une autre ressource que celle de la prédication pour gagner les âmes à Jésus-Christ, c'était celle de la prière et de la pénitence. Il se préparait presque toujours à monter en chaire, en prenant la discipline. A ses amis qui l'en blâmaient, il répondait gaiement que le coq chante mieux, quand il s'est battu les flancs. Il termina les exercices de la mission par la plantation d'une croix, hors de la ville, sur une éminence qui domine la rivière. Longtemps on conserva l'usage d'y aller en procession, surtout le Vendredi-Saint. Il établit aussi à Saint-Lô la dévotion du Rosaire.

Dès que la mission fut terminée, l'homme de Dieu se hâta de prendre la route de Rouen. A Bayeux il alla saluer l'évêque qui lui offrit les plus amples pouvoirs pour son diocèse; mais il n'en fit aucun usage. Il se rendit aussitôt à Rouen et arriva chez son ami, M. Blain, vers midi, ayant fait, le matin, six lieues à pied, à jeûn et chargé d'instruments de pénitence.

M. Blain a laissé dans des pages du plus haut intérêt la relation de l'entrevue qu'il eut avec cet incomparable missionnaire. Il ne lui cacha rien de tous les reproches qu'on lui faisait sur sa conduite étrange, sur ses manières singulières et extraordinaires, sur son zèle trop ardent, qui lui attirait des humiliations profondes de la part

même de ses supérieurs. Il lui dit qu'il ne trouverait jamais des gens qui voulussent le suivre dans la vie pauvre et mortifiée qu'il menait; que, s'il voulait s'associer dans ses travaux d'autres ecclésiastiques, il devait en rabattre de la rigueur de sa vie et de la sublimité de ses pratiques de perfection, pour condescendre à leur faiblesse, ou les faire élever à sa hauteur par l'infusion de la grâce. A tout cela Montfort répondit avec tant de sagesse, avec tant de foi, avec tant d'humilité, que M. Blain en était dans l'admiration. « Je lui fis plusieurs autres questions que je croyais sans réplique, ajoute le narrateur; mais il y satisfait avec des paroles si justes, si concises et si animées de l'Esprit de Dieu, que je demeurais étonné qu'il me fermât la bouche. »

Cette entrevue ne fit qu'augmenter encore le respect et la vénération de M. Blain pour son ami. Ne doutant nullement de sa sainteté et du don prophétique que Dieu lui avait communiqué, il le consulta sur une affaire importante. Il s'agissait de savoir s'il devait accepter ou refuser une cure dans la ville de Rouen : « Vous y entrerez, dit Montfort, vous y aurez bien des croix, et vous la quitterez. » La prédiction s'est réalisée de point en point.

Le lendemain de son arrivée à Rouen, le Vénérable serviteur de Dieu dit la sainte messe dans la Cathédrale, à l'autel des Vœux, dédié à la Sainte-Vierge. Il alla ensuite faire une visite

à une religieuse du Saint-Sacrement qu'il connaissait, et adressa quelques mots d'édification à toute la Communauté. Le soir, il parla encore dans une maison de maîtresses d'écoles, établie par son ami. Le jour suivant, il partit par un bateau que l'on appelait la *Bouille*. « C'était, dit M. Blain, une véritable arche de Noé remplie de toutes sortes d'animaux. » Chose étonnante ! après avoir essuyé les sarcasmes et les railleries de cette foule grossière et ignorante, qui était de passage sur le bateau, il réussit à s'en faire écouter avec recueillement et la détermina à réciter avec lui le Rosaire.

Arrivé, le samedi, dans une paroisse de campagne, il demanda et obtint quoique avec peine la permission de dire la messe. Le cure qui l'examinait de près fut touché de sa piété, et l'invita à rester chez lui jusqu'au lendemain, pour adresser quelques paroles d'édification à ses paroissiens. Ce qu'il fit à la grande satisfaction de tout le monde. Il continua sa route, presque toujours en silence, la tête découverte, les yeux arrêtés sur son crucifix, priant et méditant sans cesse. En passant à Aigrefeuille, au diocèse de Nantes, il dit la messe dans la chapelle de Saint-Sauveur nouvellement construite. Comme il approchait de Nantes, le Frère Nicolas, qui était encore jeune, se trouva si fatigué de ses trois cents lieues, faites à pied, en deux mois, qu'il ne pouvait plus avancer. Le charitable Père voulut le porter sur ses épaules ; mais celui-ci l'ayant

refusé, le missionnaire prit d'une main son vêtement qui était fort lourd, et de l'autre le soutenant par le bras, il le fit cheminer ainsi pendant trois lieues. Comme on rencontrait sur la route une foule de personnes, à l'approche de la ville, le Frère tout confus disait à son pieux conducteur : « Mon Père, que va dire tout ce monde ? — Mon fils, répondait Montfort, que va dire le bon Jésus qui nous regarde ? »

Arrivé à Nantes, le Vénérable serviteur de Dieu se rendit à sa petite maison de la Providence. Il n'y resta que le temps nécessaire pour disposer la chapelle à recevoir les statues de son calvaire de Pontchâteau, qu'il se hâta d'aller chercher dans cette ville, où il les avait laissées. Cédant ensuite aux pressantes sollicitations de la famille Dorville qui l'appelaient à Rennes, il alla y passer quelques jours, qui furent pour cette famille vertueuse des jours de joies et de bénédiction. Pendant son séjour à Rennes, il montra que Dieu lui donnait des lumières tout-à-fait extraordinaires, en révélant à M^{me} Dorville et au Frère qui l'accompagnait des choses qui leur étaient personnelles, et dont il ne pouvait avoir naturellement la connaissance. Il fallut enfin s'éloigner de cette respectable famille qui l'avait reçu avec tant de bonheur et se rendre à La Rochelle, où on l'attendait. Son départ causa une vive douleur à M. Dorville qui le suivit hors de la ville, et qui ne se sépara de lui qu'en versant des larmes. Montfort en fut

touché ; il fit sur son pieux ami le signe de la croix, en lui disant à trois reprises : « Monsieur, je vous souhaite bien des croix. » Le souhait fut accompli ; les épreuves vinrent trouver ce généreux chrétien, sans abattre le courage héroïque qu'il avait puisé dans l'exemple et les instructions de l'homme de Dieu.

Celui-ci, au lieu de trouver des croix sur sa route comme à l'ordinaire, ne recueillit partout que des bénédictions et des marques de l'affection la plus sincère. Les peuples qu'il avait évangélisés accouraient sur son passage et se pressaient autour de lui. « Mes petits enfants, mes chers enfants, leur disait-il, je souhaite que le Seigneur vous bénisse et qu'il fasse de vous des saints. » On ne se séparait de lui qu'en fondant en larmes, dans la pensée qu'on ne le reverrait plus.

Arrivé à La Rochelle, dans le mois de novembre, le courageux missionnaire recommença bientôt ses travaux apostoliques. Il alla d'abord évangéliser la paroisse de Fouras qui se trouvait dans le plus misérable état sous tous les rapports, mais qui sembla changer de face. De Fouras il passa dans l'île d'Aix, où il obtint un plein succès. Les insulaires et les soldats firent la mission avec piété ; les officiers donnaient l'exemple. Montfort revint ensuite à La Rochelle, et, sans prendre aucun repos, malgré ses excessives fatigues et le débilement de sa santé, il entreprit d'évangéliser à la fois deux paroisses voisines l'une de l'autre,

Saint-Laurent-de-la-Prée et une autre dont on ignore le nom, mais qui pourrait bien être Breuil-Magné. Là il eut beaucoup à souffrir du mauvais état de ces deux paroisses, du froid rigoureux de l'hiver, de la disette qui mettait ses coopérateurs dans une grande détresse et des calomnies indignes dont l'un d'entre eux ne craignait pas de le charger. Tout cela ne servit qu'à faire éclater davantage ses héroïques vertus, et Dieu le consola, en donnant une abondante bénédiction à ses travaux.

De retour à La Rochelle, le Serviteur de Dieu continua dans la ville, ses prédications. Le jour de la Purification de la Sainte-Vierge, pendant qu'il prêchait dans l'église des Dominicains, son visage pâle et amaigri par les jeûnes devint tout à coup lumineux ; c'était comme une auréole de gloire qui l'entourait, si bien que ses amis, qui le fixaient attentivement, ne le reconnaissaient qu'au son de la voix ; son visage était transformé. Cet événement confirma tous les habitants de La Rochelle dans la haute idée qu'ils avaient de sa sainteté. Au commencement du Carême, il donna une retraite aux Religieuses de la Providence, à condition que tous les fidèles y seraient admis. C'est alors que M. Adrien Vatel se joignit à lui. C'était l'un des quatre jeunes ecclésiastiques du séminaire du Saint-Esprit qui lui avaient témoigné le désir de le suivre.

Accompagné de ce nouveau coopérateur, le saint missionnaire alla évangéliser la paroisse

de Taugon-la-Ronde, où il ne trouva que respect, sympathie et docilité. Fort de la confiance qu'on avait en lui et de l'empire absolu qu'elle lui donnait sur le pasteur et sur le troupeau, il établit dans cette paroisse deux confréries : la première pour les hommes, sous le nom de *Pénitents blancs* ; la seconde pour les filles, sous le nom de *Société des Vierges*. De Taugon-Montfort se rendit à Saint-Amand-sur-Sèvre, qui dépendait alors du diocèse de La Rochelle et qui fait partie maintenant de celui de Poitiers. Il trouva là des désordres nombreux et des superstitions grossières ; mais il eut la consolation de voir s'opérer dans la paroisse le changement le plus merveilleux.

La mission de Saint-Amand ayant achevé d'épuiser ses forces, il consentit à aller prendre un peu de repos à la Séguinière, chez les demoiselles de Beauveau qui l'en sollicitaient. Cependant il prêcha encore plusieurs fois dans cette paroisse, et il y fit faire, avec tout l'appareil possible, une procession générale à la chapelle de Notre-Dame-de-Toute-Patience. Après huit jours passés à la Séguinière, il alla visiter à Nantes son hôpital des Incurables, et se rendit ensuite à Mervent pour y prêcher une mission. Malgré son état de faiblesse, il y déploya le même zèle et obtint le même succès que partout ailleurs. Il y opéra la guérison d'une fille qui, depuis six semaines, avait l'œil extraordinairement enflé, et endurait de cruelles douleurs.

Pendant cette mission, il songea à se choisir un ermitage dans la vaste forêt de Vouvant, et il n'eut pas de peine à trouver un lieu convenable : c'était une caverne profonde creusée dans l'un des flancs d'une colline escarpée. Aidé des habitants de la paroisse de Mervent, il s'y prépara une demeure solitaire dans laquelle il espérait se retirer de temps en temps pour méditer et prier Dieu. Cette grotte où Montfort fut honoré, dit la tradition, d'une apparition de la Sainte Vierge, est aujourd'hui un lieu de pèlerinage.

La mission de Mervent étant terminée, le Vénérable serviteur de Dieu retourna à La Rochelle, pour mettre la dernière main à une œuvre importante dont il avait jeté les fondements depuis quelques années ; nous voulons parler de l'établissement des écoles chrétiennes pour les garçons et pour les filles.

Les premiers historiens de Montfort nous disent son affection pour l'enfance et le zèle qu'il mettait à fonder partout des écoles. « Plein de l'esprit de son divin Maître, dit M. Picot de Clorivière, il avait toujours aimé tendrement la petite enfance, et soit à la ville, soit à la campagne, il se plaisait à se voir entouré d'une troupe d'enfants, à qui il apprenait les éléments de la doctrine chrétienne, et partout où il faisait la mission, un de ses principaux soins était de pourvoir les paroisses de bons maîtres et de bonnes maitresses d'école, disant que ces écoles

étaient la pépinière de l'Eglise; que c'était là que les enfants, comme de tendres arbrisseaux, ayant été taillés et cultivés avec soin, devenaient dans la suite propres à porter leurs fruits, et que faute de cette première culture, ils demeureraient toujours stériles et infructueux. » M. Grandet, qui vivait du temps du Serviteur de Dieu, dit à son tour : « La première occupation de M. Grignon de Montfort était d'établir dans le cours de ses missions des écoles chrétiennes pour les garçons et pour les filles, et il voulait que les maîtres fussent habillés de noir, au moins en soutanelles, pour leur faire porter plus de respect, et les maîtresses vêtues d'une grande coiffe (cape) qui les prit de la tête jusqu'aux pieds. » M. Grandet nous fait connaître encore la méthode d'enseignement et le règlement qu'il faisait observer dans les classes.

Encouragé par M^r de Champflour, qui se chargeait de tous les frais de l'entreprise, l'homme de Dieu établit son œuvre à La Rochelle. L'école des garçons s'ouvrit la première. Il y mit trois maîtres, et un prêtre fut chargé de veiller sur leur conduite, de dire la messe aux enfants et de les confesser tous les mois. Bientôt après, il fit venir de Poitiers la Sœur Marie-Louise de Jésus et sa compagne, Sœur de la Conception, pour leur donner la direction de l'école des filles. Il aimait à visiter ces établissements qui furent pour lui, dès leur origine, le sujet d'une grande consolation. Les habitants de

la ville ne se lassaient pas d'admirer le changement opéré dans les enfants qui fréquentaient les écoles établies par le pieux et intelligent missionnaire.

Lorsque le zélé serviteur de Dieu eut organisé convenablement les classes de La Rochelle, il quitta cette ville qu'il ne devait plus revoir. Il se rendit à Fontenay, pour commencer une mission dans l'église de Saint-Jean. Cette église ne se trouvant pas assez vaste pour contenir la foule, il se vit obligé de prêcher deux missions : l'une pour les femmes, l'autre pour les hommes. Toutes deux eurent le résultat que l'on pouvait désirer; mais la première fut troublée par un événement tragique qui jeta la consternation dans toutes les âmes.

Les soldats de la garnison eurent la permission d'assister à cette mission, parce qu'ils s'attendaient à partir, avant que la mission des hommes fût commencée. Ils se rendirent assidûment aux exercices, le matin et le soir, et s'y comportèrent d'une manière convenable. Malheureusement il n'en fut pas ainsi du commandant, M. du Ménéis. Un jour, il se présenta au sermon, sans avoir l'habit militaire. Il se tenait appuyé sur le bénitier, avec son chapeau sur la tête, et cherchait à troubler les personnes qui l'entouraient. Avant de monter en chaire, le saint missionnaire s'approcha de cet homme qu'il ne connaissait pas et le pria avec douceur de se tenir mieux à l'église, ajoutant que les exercices qui se fai-

saient alors étaient pour les femmes et que dans quelques jours la mission serait donnée aux hommes. Au lieu de se rendre aux justes remontrances de Montfort, le commandant n'y répondit que par des blasphèmes; puis il en vint jusqu'à frapper rudement le saint prêtre qui, un instant après, monta en chaire et prêcha avec autant de présence d'esprit, de force et d'onction que s'il ne fût rien arrivé.

Montfort établit à Fontenay la confrérie des Pénitents et celle des Vierges. Il y fit aussi planter une croix. Il obtint encore par ses prières la guérison d'une demoiselle nommée Gustan, fille du trésorier de l'église de Saint-Jean. Après avoir pris quelques jours de repos dans son ermitage de Mervent, il revint à Fontenay pour donner une retraite aux Religieuses de Notre-Dame. C'est pendant cette retraite qu'il gagna à sa Compagnie de Marie M. Mulot, qui fut son successeur immédiat, et gouverna sa famille religieuse avec une grande sagesse jusqu'à sa mort, en 1749. Il alla ensuite prêcher à Vouvent une mission qui fut l'une des plus stériles qu'il ait faites. Un succès plus consolant l'attendait à Saint-Pompain, où il établit les deux confréries des Pénitents et des Vierges. Cette mission fut immédiatement suivie de celle de Villiers-en-Plaine, qui eut le même résultat. Les discours et les exemples du saint missionnaire firent l'impression la plus salutaire sur M. et M^{me} d'Orion, qui se trouvaient à leur

château de Villiers. Ce qui acheva de les convaincre de sa sainteté, c'est qu'on le vit en extase dans le jardin du château, à genoux, et cependant élevé au-dessus de la terre.

La pensée de ses Congrégations semblait l'occuper alors plus que tout le reste. Il ne cessait de prier et de faire prier pour obtenir des enfants spirituels qui continueraient après lui l'œuvre si importante des missions et toutes les autres œuvres de charité qu'il avait déjà établies ou qu'il avait en vue. Sachant que la vocation religieuse est le chef-d'œuvre de la grâce, il recommanda surtout sa Compagnie de missionnaires à la glorieuse Mère de Dieu, la Reine des Apôtres. Afin d'obtenir sa puissante protection, il conçut la pensée d'un pèlerinage solennel à N.-D.-des-Ardilliers. Ce pèlerinage fut fait avec la plus grande piété par les Pénitents de Saint-Pompain, au nombre de trente-trois; ils avaient à leur tête MM. Vatel et Mulot. Au retour des Pénitents de Saint-Pompain il voulut faire le même pèlerinage avec quelques Frères qui s'étaient attachés à lui. Qui pourrait dire avec quelle confiance, avec quel amour il adressa sa prière à Marie, dans son vénéré sanctuaire qu'il visitait pour la dernière fois?

De Saumur l'homme de Dieu se rendit à Saint-Laurent-sur-Sèvre, pour y commencer une mission. Ce fut là son dernier voyage sur la terre, car de Saint-Laurent il devait s'élancer au ciel. La mission se fit avec un élan admirable et une

piété touchante. Le saint missionnaire établit dans la paroisse les deux confréries des Pénitents et des Vierges; la dernière existe encore. Il songeait aussi à laisser un autre souvenir de la mission, en érigeant un calvaire, lorsqu'on apprit la prochaine arrivée de M^{re} de Champflour. Cette nouvelle remplit de joie les cœurs de tous les habitants; mais personne ne parut plus heureux que le Serviteur de Dieu. Il ne négligea rien pour faire à l'évêque diocésain une réception convenable. Il organisa une procession pour aller à sa rencontre, et se donna tant de mouvement et de peine que sa santé délabrée ne put y tenir; il fut attaqué d'une fausse pleurésie.

Le mal se déclara avec une telle violence qu'au retour de la procession, il fut obligé de se retirer. Cependant il eut encore le courage de prêcher, le soir, devant l'évêque, et il le fit de manière à impressionner vivement tout son auditoire qui fondait en larmes. En descendant de chaire, il se mit au lit. Tous les remèdes furent employés, mais inutilement; la maladie était mortelle. Le moment de la récompense était arrivé pour le Vénérable serviteur de Dieu. Il demanda et reçut les derniers sacrements de l'Eglise avec la plus ardente piété, et, après avoir exhorté M. Mulot à continuer l'œuvre des missions, et avoir béni avec son crucifix tous ceux qui venaient le voir, il s'endormit du sommeil des justes, le 28 avril 1716, sur les

8 heures du soir. Il était âgé de 43 ans deux mois et 28 jours.

La nouvelle de cette mort jeta la consternation dans toutes les âmes, et l'on vit arriver à Saint-Laurent plus de dix mille personnes, qui venaient de près ou de loin assister à la sépulture de cet apôtre de Jésus-Christ. Tous les ecclésiastiques des environs s'y trouvèrent; M. le Doyen de Saint-Laurent fit la cérémonie.

Le corps du Serviteur de Dieu avait été exposé dans l'église paroissiale. On y fit toucher une quantité de croix, de chapelets, de médailles et autres objets. Pour empêcher de couper ses cheveux ou ses vêtements, les Pénitents, qu'il avait établis, furent chargés de se tenir autour de ses restes vénérés, afin d'en éloigner la foule. L'humble et pieux missionnaire avait demandé que son corps fût enterré dans le cimetière, et son cœur placé sous le marchepied de l'autel de la Sainte-Vierge; mais après sa mort, on crut que son corps tout entier méritait de reposer dans la chapelle de l'auguste Mère de Dieu, qu'il avait tant honorée, aimée, prêchée et chantée, et dont il avait partout répandu la dévotion avec un zèle si ardent et si pur. Sa tombe glorieuse est un précieux trésor confié par le ciel à la pieuse paroisse de Saint-Laurent, qui s'est toujours montrée digne de l'honneur que Dieu lui a fait.

Montfort fut littérateur, orateur, poète, artiste, mais par dessus tout il fut un saint. Toutes les populations qui l'ont connu l'ont dit bien haut.

Espérons que l'Eglise le dira un jour ; qu'elle le dira bientôt. Déjà Rome a parlé ; elle a approuvé les écrits du Serviteur de Dieu, elle a déclaré qu'il avait pratiqué toutes les vertus dans un degré héroïque ; elle s'occupe en ce moment de la question de ses miracles qui paraît toucher à sa fin. Avec quels transports de reconnaissance et d'amour la parole sacrée du successeur de Pierre sera accueillie par toutes les contrées que Montfort a évangélisées ! On peut affirmer que tous ces pays sont encore embaumés du parfum de sa sainteté. Le souvenir de ses vertus, de ses enseignements et de ses miracles, est encore vivant aujourd'hui dans les contrées qui entourent son tombeau, comme s'il ne faisait que d'y descendre.

On aime à prier dans les chapelles qu'il a restaurées, devant les images de Marie qu'il a placées dans ses sanctuaires. On aime à visiter encore sa solitude de Saint-Lazare, son ermitage de Saint-Eloi, sa grotte de Mervent. On aime à se prosterner au pied de son calvaire de Pontchâteau. On aime à chanter les nombreux cantiques qu'il a composés. On aime à lire ses écrits si pleins de doctrine et de piété. On aime à réciter le saint Rosaire qu'il a prêché, en méditant les mystères de la religion, selon la formule qu'il a laissée lui-même. On aime à prier auprès de son tombeau glorieux, où un grand nombre de personnes reconnaissent avoir reçu des faveurs signalées.

CHAPITRE VI

Gloire du Vén. de Montfort. — Ses Congrégations religieuses. — Affaire de sa Béatification.

Si cette vie corruptible n'est, dit le pape saint Grégoire, qu'une mort prolongée, on peut dire que la mort des saints n'est pas une véritable mort, mais une vie qui se prolonge, non-seulement dans la bienheureuse éternité, mais encore sur cette terre, où tout passe et disparaît avec tant de rapidité. Le souvenir de leurs vertus, de leurs bienfaits, les prodiges qu'ils continuent à opérer, à travers les siècles, leurs tombeaux vénérés, leurs fêtes que l'on célèbre dans l'Eglise, leurs noms que l'on reçoit au baptême et que l'on porte avec honneur, quelquefois les livres édifiants et instructifs qu'ils ont laissés, les Congrégations religieuses qu'ils ont fondées, tout les fait vivre après leur mort.

C'est ainsi que le Vén. Père de Montfort, descendu dans la tombe au commencement du siècle dernier, semble être encore vivant au milieu de nous. Parler des Congrégations religieuses qu'il